

Ce journal paraît tous les vendredis de l'année universitaire (de décembre à mai) les vacances exceptées



L'ÉTUDIANT

Organe de la Fédération Universitaire Laval

ISAIE NANTAIS, directeur.

ABONNEMENT :
Canada et États-Unis, . . . 1 piastre.
Étranger, . . . 7 fr. 50.
Il est strictement payable à l'avance.

NOTRE DEVOIR

“ *Quelle conduite les Canadiens-français de Québec doivent-ils tenir pour aider les Canadiens-français d'Ontario* ”.

RÉPONSE DE M. OLIVAR ASSELIN

Notre devoir le plus urgent envers nos compatriotes d'Ontario, c'est de leur envoyer l'argent dont ils ont besoin pour obtenir justice des tribunaux britanniques — s'ils le peuvent. Même dans l'incertitude de vaincre, une minorité qui se respecte et qui veut vivre ne doit jamais abdiquer un droit sans combattre. On a dit que la suppression du français comme langue officielle dans l'Ouest était inévitable; mais il y avait assez des Anglais à réclamer cette mesure, et les plaidoyers faits par des Canadiens-Français pour la justifier forment une page d'abjection que notre race relira avec dégoût le jour où elle aura pris une plus claire conscience de sa dignité. De même nous avons en Ontario le devoir de disputer le terrain pouce par pouce, avec toutes les armes à notre disposition. Les grands olympiens qui se lavent les mains de ces luttes pénibles, livrées prosaïquement à coups de dollars, restent prudemment à l'écart de tout mouvement de protestation, feignent de croire qu'ils peuvent adoucir MM. Pyne et Hoeken — et à la fois, cela va sans dire, continuer d'empriser leurs “chairs” compatriotes — en vantant Molière, Racine et Veuillot devant des cercles de vieilles dames à moitié gâteuses, avec des grâces négligées et des airs entendus de vieux “cabotins” — ceux-là, n'hésitent pas à les qualifier, ce sont des traîtres. Il faut lutter pour vaincre. Il faut aussi lutter pour lutter: la race canadienne-française ne se sauvera que si elle comprend enfin que la lutte pour la justice, quelle qu'en doive être l'issue, a sa vertu propre, qui est d'ennoblir ceux qui s'y consacrent, en les faisant participer d'une spiritualité supérieure.

Mais nous du Québec, qui sommes censés donner le ton à la vie française en Amérique, pénétrons-nous bien de ceci, qu'un droit constitutionnel ne vaut guère que par le parti qu'on en sait tirer. Il ne nous suffit pas de faire maintenir l'enseignement du français à l'école, il nous faut encore imposer à nos compatriotes anglais sinon l'amour, au moins l'estime du français — et non seulement du français qu'ont écrit Molière, Racine et Veuillot, mais du français qui s'enseigne dans nos écoles, du français que nous parlons dans la famille, dans la rue, dans les bureaux, dans les parlements, sur la place publique. M. Hoeken apprendrait à savourer Molière dans le texte, qu'il se pourrait encore que cela ne le rapprochât pas du tout des Canadiens-Français; qu'au contraire cela servirait seulement à le confirmer dans le préjugé, assurément très regrettable, qu'il n'y a rien de commun entre Molière et certains rédacteurs de la *Presse*.

Tout d'abord, posons en principe que jamais un peuple de vie économique et politique inférieure n'eut le moindre prestige ni n'exerça la moindre influence intellectuelle hors de ses frontières. La Grèce de l'époque romaine ne fait exception à cette règle qu'en apparence: à Rome comme ailleurs, le rôle qu'elle avait joué sur la scène politique était encore présent à toutes les mémoires; elle avait gardé dans sa défaite une splendeur matérielle que les rapaces proconsuls romains ne savaient que trop apprécier. Le rayonnement extraordinaire de la pensée juive en Asie mineure, à Alexandrie et jusqu'en Grèce vers la même époque ne surprend de même qu'au premier coup d'oeil: sous tous ses maîtres le Juif avait conservé l'unité et la continuité de pensée qui sont le principe le plus actif de vie politique; les obscurs missionnaires qui étaient en train de conquérir le monde au monothéisme juif quand parut le Christ et après lui saint Paul, étaient soutenus par une foi inébranlable à la résurrection prochaine de la nation juive. A l'époque moderne, on a vu des nationalités déprimées naguère forcer en quelques années l'attention puis l'admiration du monde par leurs oeuvres intellectuelles; pour n'en nommer qu'une, citons les Tchèques, dont la situation, longtemps analogue à la nôtre, comporterait pour nous de si salutaires leçons si notre suffisance nous permettait de chercher des enseignements quelque part. Mais le relèvement économique et politique, qui avait été pour ces nationalités une des conditions essentielles de la renaissance intellectuelle, a été la condition non moins essentielle de leur réhabilitation intellectuelle aux yeux de l'étranger. Les Américains qui ont étudié à Paris admirent passionnément la littérature et l'art français; ils se font une gloire d'aller entendre et applaudir les conférenciers de l'Alliance française en tournée dans leur pays; mais leur sympathie intellectuelle pour les populations d'ouvriers et de manoeuvres franco-américains qui peinent dans les chantiers et les usines des États-Unis n'en est pas accrue d'un iota: à tort ou à raison, ils continuent de croire que ces populations, si admirables que d'autres jugent et que puisse être leur pieux attachement au souvenir de la France, ne vivent pas assez intensément de la vie française pour arrêter, même passagèrement, leur attention. Eussions-nous dans le Québec les écoles les plus parfaites du monde, nos compatriotes anglais des autres provinces seraient excusables de ne s'en pas douter tant que, avec une politique économique dirigée au profit de la haute finance anglaise et une presse “d'action sociale catholique” tout occupée à faire de la casuistique religieuse au profit de partis politiques, nous serons dans notre propre maison des “porteurs d'eau” et des “scieurs de bois”. Eussions-nous la plus belle littérature et la plus haute culture scientifique du monde, que nous ne pourrions pas faire un crime à l'Ontario de l'ignorer tant que nos journalistes et nos hommes politiques, effrayés de leur ombre, incapables d'une idée personnelle, apporteront dans la délibération des problèmes nationaux des âmes de castrats et des intelligences de concierges. Le patricien romain prenait des leçons de ses affranchis, quand ils étaient grecs et qu'il les savait venus directement des écoles d'Athènes: il n'en prenait point de ses esclaves. Montréal, à ce qu'on m'assure, est plein de docteurs-ès-lettres italiens, russes, polonais et juifs qui ont beaucoup plus de distinction intellectuelle que la plupart des membres de notre Société Royale et qui, en attendant d'avoir pu se familiariser avec les langues et les coutumes du pays, gagnent leur vie à malaxer du béton ou à porter l'oiseau: qui de nous les connaît? qui de nous se donne la peine de les découvrir?

Le tombeau de la négresse

Alors qu'il nous eût fui le grand vent des hivers,
Aux derniers ciels pâlis de mars, nous la menâmes
Dans le hallier funèbre aux odeurs de cinnâmes,
Où germaient les soupçons de nouveaux plants rouverts.

De hauts rameaux étaient criblés d'oiseaux divers
Et de tristes soupirs gonflaient leurs jeunes âmes.
Au limon moite et brut où nous la retournâmes,
Que l'Africaine dorme en paix dans les mois verts!

Le sol pieusement recouvrira ses planches;
Et le bon bengali, dans son château de branches,
Pleurera sur maint thème un peu de ses vingt ans.

Peut-être, revenues en un lointain printemps,
Verrons-nous, de son coeur, dans les huissons latents,
Éclorre un grand lys noir entre des roses blanches.

Emile NELLIGAN.

Pour inspirer aux Canadiens-Anglais le respect de notre langue, nous avons encore d'autres conditions à remplir. Pour l'instant je n'en indiquerai que trois.

La première, c'est de leur prouver que le français tel que nous le vivons, si je puis m'exprimer ainsi, ne nuit pas à notre formation intellectuelle. En d'autres termes, c'est d'abord de faire en sorte que nos écoles existent.

Et je n'entends pas ici parler de l'école primaire. Certes, malgré toute la joie que doivent nous causer la fréquence de plus en plus grande des congrès de “commissaires”, l'augmentation graduelle du traitement moyen des institutrices à \$150 par année, et quelques autres progrès d'égale importance, il y aurait de dures vérités à dire sur ce rouage de notre enseignement et sur l'ineptie de ceux qui le dirigent. J'ai en ce moment à l'esprit un livre de lecture adopté par presque tous nos corps enseignants pour sa prétendue supériorité, et dont la bonne fortune, réalisée sous le régime du laisser-faire, est précisément un des arguments les plus chers aux adversaires de l'uniformité obligatoire des livres de classe: on y lit entre autres choses que le siège de l'industrie du fer au Canada est aux Forges du Saint-Maurice. Publié pour la première fois il y a cinquante ans, on n'y a apparemment pas changé une virgule depuis; il a gardé jusqu'à ses coquilles typographiques. Il m'a été donné récemment de lire toutes les lettres reçues des institutrices laïques de l'école primaire par certain comité patriotique: autant elles reconfortaient par la noblesse des sentiments, autant elles attristaient par la pauvreté invariable — oui, invariable — de la composition et de la syntaxe. Je ne crois pas que même ceux qui, pour employer le mot consacré, “font métier de dénigrer notre enseignement”, aient jamais soupçonné un dénuement pareil. C'est à faire pleurer. Je souhaiterais que pour son édification personnelle un homme loyal comme mon ami Héroux, du *Devoir*, se donnât la peine d'examiner cette littérature. N'exagérons toutefois pas la part de l'école primaire dans la création des hautes valeurs intellectuelles par quoi se juge la civilisation d'un peuple. N'hésitons pas même à reconnaître que son action morale — comme il semble que le prouve à l'évidence l'état d'âme actuel de cette nation française où on disait que l'école neutre avait tué pour toujours l'idée religieuse — n'est pas comparable à celle de l'église ou du foyer. Bornons-nous, si on le veut, aux enseignements secondaire et supérieur.

Pour ce qui est de notre enseignement secondaire, quelque progrès qu'un homme d'âge mûr y constate en causant avec les écoliers; d'aujourd'hui, il suffit, pour en apprécier la valeur, d'observer que tous les professeurs qui se sont succédé à la chaire de littérature de l'Université Laval à Montréal étaient en France simples professeurs de lycées, c'est-à-dire de collèges classiques. Bien plus — et même en classant séparément un tout petit nombre de maisons placées dans des conditions exceptionnelles — on ne voit pas qu'il puisse jamais sortir de la médiocrité tant qu'il n'y aura pas d'école normale supérieure pour la formation du personnel enseignant, et tant que, les “collèges” étant avant tout des petits séminaires, le recrutement du personnel enseignant sera subordonné aux exigences du ministère ecclésiastique.

C'est surtout par notre enseignement supérieur que nous pourrions espérer nous révéler un jour ou l'autre comme force intellectuelle. Quand les plus célèbres universités américaines ou anglaises viennent chercher des professeurs au McGill's — comme cela s'est vu cinq ou six fois depuis quinze ans — ou qu'un ancien professeur du McGill's, encore lié de très près à cette maison, reçoit le prix Nobel pour des découvertes scientifiques, nous n'avons pas besoin d'en savoir plus long pour conclure que le Canada anglais commence à compter dans le mouvement intellectuel universel. De même est-il à présumer que si, une fois tous les dix ou vingt ans, les travaux d'un professeur de Laval étaient couronnés par une Académie de réputation mondiale, M. Hoeken lui-même attacherait peut-être une moindre signification au fait que nous rétribuons plus mal que nos servantes les institutrices de nos écoles primaires. Or, ne craignons pas de le demander à quiconque ne s'est pas érélinisé en passant par là, l'Université Laval comme université, c'est-à-dire comme préparation à l'intelligence de toute chose, cela existe-t-il? Quel est l'enseignement qui se donne là et qu'un bon homme d'affaires comme M. Leblond ou Brumath ou M. de Kerméno ne pût faire donner tout aussi bien par des “nègres” à quarante sous de l'heure? Quelle espérance au moins, avouons-nous que l'institution sera jamais autre chose que ce qu'elle a toujours été, savoir: une maison qui, en donnant à ses élèves — pour la plupart, jeunes hommes très contents d'eux-mêmes — ce qu'il leur faut pour gagner leur vie, les pénètre juste assez du sentiment de son utilité pour, hélas! les empêcher de voir tout ce qui lui manque? Quand à moi, lorsque je cherche à mesurer aussi exactement que possible le degré de culture de notre personnel universitaire, j'évoque malgré moi la délicieuse histoire de cette superbe collection de peintures accrochée aux murs de l'Université québécoise pendant un demi-siècle sans qu'une personne en soupçonnât l'existence, et qui, découverte en 1910 par un vague